

Chris Misraki

LE TOURBILLON DE MA VIE

Roman

Code Editeur : A80TKKORIFX28

**À ceux que j'aime,**

**Ils le savent sans que j'aie à leur dire...**

## **Préface**

Je me suis attachée au personnage d'Alice, une jeune femme comme tant d'autres.

Belle mais qui ne le sait pas, douée et persuadée du contraire, intelligente mais qui doute toujours, parce qu'il lui a manqué les bases indispensables pour se construire.

Elle veut réussir mais n'a pas confiance en elle.

Sa fragilité la rend vulnérable et l'entraîne dans une spirale infernale.

Certains d'entre vous se retrouveront peut-être en elle.

Je souhaite qu'ils retiennent de cette fiction que rien n'est entièrement négatif car les rêves ne se réalisent que si on le veut vraiment.

*« Il n'y a qu'une chose qui puisse rendre un rêve impossible : c'est la peur d'échouer ».*

*L'alchimiste* de [Paulo Coelho](#)

\*

Mes mains, toujours sèches et souvent froides, étaient moites ce matin-là. Juste

sous mon nez, au-dessus de ma lèvre supérieure, perlait une goutte de sueur, révélatrice de mon état de panique extrême.

Même les fleurs de ce bon docteur Bach ne faisaient aucun effet. J'avais pourtant pris mes petites gouttes magiques de gentiane censées m'aider quand « je me heurte à un obstacle que je juge insurmontable ».

Ça m'avait détendue dans le car qui nous emmenait chaque matin de l'hôtel à mon poste de « torture », mais j'étais désormais seule, face à eux qui me dévoraient des yeux, qui m'engloutissaient, m'épiaient, me jugeaient... une certitude s'inscrivit en lettres capitales, dans un coin de mon petit cerveau, qui sommeillait depuis très longtemps ; je n'étais peut être PAS FAITE POUR CA...

— Il fait chaud dans cette pièce, on ne peut pas ouvrir un peu la porte, osais-je timidement ?

Moi qui ne réclamais jamais, je me le permettais, il fallait que je sois dans un état second pour ça, mais ma claustrophobie se réveillait peu à peu et me donnait la sensation d'étouffer.

— Il fait à peine assez chaud Alice, retirez votre écharpe, ou ne vous gênez pas, déshabillez-vous un peu, ce sera un vrai plaisir pour nous tous !

Le thermomètre mural indiquait 19°, je capitulais, c'était à moi de me remettre en cause. Je lui souris, mais mon sourire crispé n'échappa à personne. Surtout pas à ces vautours assis face à moi, de l'autre côté de la vitre. Ils avaient une proie à dévorer et ils n'allaient pas s'en priver. L'œil cynique du technicien en disait long sur ce qu'insinuaient ses paroles.

Me « déshabiller »... Ben oui, pourquoi pas... C'est vrai, après tout, pourquoi une femme vient-elle se frotter à tous ces hommes, espérant être meilleure, ou même juste rivaliser ?

Je les regarde un à un, ils m'évoquent la cène. Et ils ont l'air fin mes apôtres...

Thomas, le sceptique tendant l'index dans ma direction, pour signaler, peut-être, qu'une femme ne peut pas assumer ce poste.

Philippe, toujours en colère, se levant pour protester, contre qui ? Contre quoi ? Je l'ignore. Barthélemy, l'intellectuel qui

supporte mal les bavardages, appuyant les mains sur l'autel d'un air indigné.

Jacques, le mineur ou Jack (le connecteur), bref, le technicien.

Simon, l'écolo, avec son air juvénile, et ses boutons d'acné qu'il n'assume pas.

André, le vieux directeur de la radio qui nous jauge d'un œil qui pourrait paraître bienveillant dans d'autres circonstances.

Jésus, le Boss, notre cher chef d'antenne, qui me fixe sans la moindre complaisance.

Pierre lui, je l'aime bien, il ne dit rien, se contente juste d'observer, tranquillement.

Jean, ah ! L'évangile selon Saint-Jean...

Jacques (l'autre Jack), le majeur, le second technicien.

Matthieu, je les imagine les ailes qui poussent dans ton dos, tu te vois déjà le meilleur, le premier de la liste.

Tahadée, celui auquel on aimerait faire confiance, mais dont il faut absolument se méfier.

J'oubliais Judas, comme tu le représentes bien toi, Patrick, l'être le plus vil, que je n'ai jamais croisé.

Vous n'avez même pas été fichus de vous asseoir dans le bon ordre autour de « l'autel »... ça ne m'étonne pas de vous.

En vérité, tout venait plutôt de moi, je crois, je n'allais pas bien... j'allais très mal même, j'étais au bord de la crise de panique, sans que je puisse toutefois expliquer pourquoi. J'ai la sensation de plonger à quatre cents mètres sans bouteille. Je sais que ma voix est intéressante, on me l'a tellement rabâché. Je sais aussi que mon vocabulaire est plutôt riche, que mes connaissances musicales sont sinon parfaites, au moins très bonnes.

Oui mais voilà, je suis horriblement timide et introvertie...

Alors que je suis parfaitement à l'aise pour m'exprimer quand tout va bien, je suis capable de me mettre à bafouiller devant un public hostile. J'avais travaillé la veille, jusqu'à deux heures du matin, dans cette chambre d'hôtel que j'aurais adorée en d'autres circonstances. Je m'étais répété les règles acquises au fil des mois. *« Vous n'êtes pas sur la place publique pour un discours, vous parlez à une personne. Levez le nez régulièrement de votre papier et regardez le technicien. Ça vous aidera à être naturel. »*

*En radio on parle plus lentement que dans la vie.*

*Règle élémentaire : s'adresser à quelqu'un, l'imaginer devant vous. Il y a une musique de la langue orale, qui n'est pas celle de l'écrit.*

*Pendant que vous écrivez, murmurez vos phrases. Vous allez voir que vous trouverez un style simple qui s'approche de votre manière de parler. Cela vous évitera hésitations et bafouillis ».*

*Au début, on est timide. On lit son texte comme on le fait d'habitude pour soi-même. La voix est morne, sans éclat.*

*« Enlevez le texte et demandez à la personne de redire ce qu'elle a écrit. Tout de suite vous voyez la différence. La personne reprend sa voix naturelle. Sortir sa voix, cela ne veut pas dire crier ; c'est trouver le juste milieu entre sa naturelle et le ton pour dire les nouvelles.*

*Il y a des techniques de diction comme lire un texte avec un crayon entre ses dents. Cela aide à mieux articuler.*

*À l'antenne, si vous avez bien votre texte dans la tête, cela coule tout seul. Certains*

*présentateurs se massent la bouche avant de rentrer en studio et boivent un peu d'eau pour éviter d'avoir de la poussière dans la gorge. La radio, c'est comme le sport : échauffements et étirements avant de rentrer sur le stade. Enfin, ne pas oublier de parler à vingt centimètres du micro... On dégage une oreille de son casque pour pouvoir s'entendre comme dans la vie. L'autre sert à recevoir les ordres et à contrôler. »*

Le premier jour du stage, le directeur d'antenne nous avait présenté « la maison », en long, en large, en travers. Nous la connaissions tous déjà, même si nous l'écoutions peu, puisqu'elle ne correspondait pas du tout à notre tranche d'âge. Mais être animateur, c'est d'abord aimer parler aux auditeurs, peu importe qui ils sont. Le fait de se remémorer des chansons d'hier ou de les découvrir me plaisait également. Et puis, il faut bien l'avouer, intégrer une radio à l'échelon National, ce n'est pas rien.

« *Radio Tubes D'Hier* » est le réseau des radios locales publiques [françaises](#) décliné en trente radios publiques de proximité,

*dont le contenu est essentiellement constitué de programmes locaux relayés le midi, à 16 heures, en soirée et la nuit par un programme national », nous expliquait Bertrand Imbert, le chef d'antenne. Le tout puissant. « Les deux candidats qui seront retenus à l'issue de ce stage, auront donc les tranches horaires nationales, celles de l'après-midi et du soir, qui seront relayées sur toutes les antennes régionales. La tranche horaire la plus écoutée étant celle de 16 heures. Les autres stations portent le nom de « Radio Tubes D'Hier » associé à leur localisation (région, département ou ville). C'est une station à destination des seniors ou des jeunes nostalgiques désireux de découvrir notre patrimoine musical d'hier.*

*Les programmes sont composés d'émissions, d'informations de service et de programmes musicaux, avec des reprises de journaux nationaux ».*

Hier soir j'ai décortiqué la fiche qui nous a été remise par Bertrand Imbert après qu'il nous ait expliqué que nous étions dix candidats, qu'il n'en resterait que deux...

Une heure d'émission, une heure de sourires, car, si l'on ne sourit pas en parlant, ça s'entend à l'antenne, une heure

d'annonces ou de « désannonces » pertinentes, sur les titres de chaque chanson.

J'ai chronométré chacune de mes interventions pour qu'elle s'adapte parfaitement à l'intro de chaque morceau qui allait passer à l'antenne. Je sais qu'il faut être drôle sans tomber dans l'excès, chaleureuse tout en restant ferme, ingénieuse, sans trop en faire, jouer avec les mots, sans faire de jeux de mots...

J'avais appris tout cela, tiré des conclusions, répété jusqu'à ne plus supporter d'entendre ma voix, chaque mot, chaque silence, chaque sourire, chaque « bonjour », chaque « bonne matinée sur notre antenne », chaque « bon appétit » avant de rendre l'antenne. Mais aujourd'hui, je me sens incapable d'être performante, car je n'aime pas le regard que l'on pose sur moi.

Je ne sens que de l'adversité et je ne sais pas exister dans une ambiance hostile.

Pourtant ce poste, il me le faut... à tout prix !

Je dois impérativement gagner ma vie. Fini d'envisager des petits boulots inintéressants. Le moment est venu de « jouer ma vie »... et j'ai l'impression de me rendre à l'échafaud...

Je veux pourtant vraiment mettre fin aux réflexions des « bien-pensants » sur le fait que je mérite beaucoup mieux que ce que je fais. J'avais déjà connu ça tout au long de ma scolarité « peut mieux faire... ».

Cette phrase est ancrée en moi, à vie.

« Je le veux ce boulot. J'en ai rêvé. Et pourtant j'ai l'impression que je le déteste aujourd'hui. »

Le bruit du micro me fait sursauter.

De l'autre côté de la vitre le technicien me dit qu'il me reste cinq minutes... Je tremble, je sais que je vais bafouiller, que je vais me ridiculiser, que le son de ma propre voix va me faire peur, que je vais être éliminée directement de ce concours. Et pourtant je me lance... Mon cœur s'affole, ma voix tremble, je n'arrive pas à me concentrer, je veux faire le vide, mais c'est impossible...

« Bonjour, bienvenue sur notre antenne, nous allons passer la matinée ensemble et pour commencer je vous propose un voyage

en 1967 avec la perle mythique The Doors et le titre The End ».

Je sais que j'ai une longue intro de plus d'une minute, j'en profite pour ajouter « ce morceau a été composé pendant la période où le groupe jouait quotidiennement au [Whisky A Go-Go](#), il est devenu célèbre pour avoir fait partie de la bande son du film de [Francis Ford Coppola](#) *Apocalypse Now*, en [1979](#) ».

Voilà c'est fait, c'est dit, c'est jugé. C'est un « live » qui dure plus de 10 minutes. Ça tombe plutôt bien, je devrais avoir le temps de me ressaisir, ou... de paniquer un peu plus. Je ne sais pas. tout cas je prends comme un coup de pouce du destin que ce morceau m'ait été attribué. C'est de loin mon titre préféré des Doors et je suis fan de ce groupe. Rien n'arrive par hasard... J'espère juste que les paroles « This is the end, beautiful friend » ne sont pas prémonitoires. L'ambiance planante de ce titre me donne envie de laisser le second titre s'enchaîner, ne pas casser cette douceur. « Stephan Eicher » ce serait quand même tentant de dire qu'il « est cher », mais que nous avons les moyens... bon, un peu facile et presque franchement lourd...

Non, je ne le ferai pas. Juste dire « ancien guitariste du groupe Liliput (non ! Pas de jeu de mot) auteur compositeur interprète »...

Voilà, c'est dit.

Rien ne transparait sur les visages amusés de mes bourreaux, ils se délectent de voir cette fille seule derrière son micro, qui part au combat contre des dinosaures de la FM...

La tête me tourne, j'ai de plus en plus chaud, me sauver, courir dans la rue, retrouver ma liberté, comme ce serait bon... Mais je reste là, je ne peux pas abandonner comme ça, je veux aller au bout du cauchemar, pour savoir jusqu'où il peut me mener.

Les titres s'enchaînent, j'essaie de faire le vide de ne plus les voir. Je me veux belliqueuse et ne cesse de ressasser que la fin justifie les moyens...

Mais je sens, petit à petit, s'installer une douleur psychogène dans mon ventre.

J'aime échanger, je peux passer de longues heures à discuter d'un sujet qui me plaît, mais je suis aussi incapable de tenir une discussion si mes interlocuteurs ne m'intéressent pas. Alors pourquoi ai-je accepté de tenter ma chance à ce concours qui pourrait faire de moi, « l'animatrice vedette » de cette super Radio Nationale ?...

Le besoin de reconnaissance... ça y est, j'y suis, j'ai besoin que l'on m'admire, pourquoi ?

Eux ne m'admirent pas, je le sens, ils ont décelé la peur panique qui m'envahit. Comment peut-on confier l'antenne à cette nana de 28 ans qui n'est même pas capable de surmonter son trac ?...

Tiens, justement, « no woman no cry »... avec tout le respect que je vous dois Monsieur Marley, y'en a marre de tous ces vieux tubes... Je sais bien que je suis sur la radio 90 % chansons anciennes, mais...

Ont-ils choisi ce titre pour me mettre à l'épreuve ?... Je cesse ma parano et m'entends dire : « Mouvement Rastafari, un mélange jamaïcain évolué de ska, de rocksteady, de mento, de calypso qui génère une sonorité unique, reconnue aux

premières notes et qui donne envie de bouger ».

Voilà... j'ai réussi à placer ça de ma voix suave, il faut dire que l'intro était longue aussi, il fallait meubler. Bob Marley... J'entends encore ces mots, « femme, ne pleure pas » espèce de détonateur qui me fait sortir de ma léthargie.

Et j'enchaîne, et je prends de l'assurance... Je suis en état d'hypnose... mes yeux fixent la vitre, mais ne voient plus personne derrière. Je sais que « j'assure », je sais que je les étonne, c'est une énorme satisfaction. Mais je sais aussi que les critiques vont bon train de l'autre côté de la vitre. C'est le jeu. Tout à l'heure je serai assise de l'autre côté et à mon tour je jugerai, j'évaluerai, critiquerai... Ou pas.

Je termine avec les quatre mecs de Liverpool, et le titre, ah, ce titre... « Help!!! ».

« Help, I need somebody », oui, j'ai besoin de quelqu'un ... « Help, not just anybody », pas de n'importe qui... « Help, you know I need someone, help »!

Dans quatre minutes, il sera 10 heures. Ouf !

Verdict la semaine prochaine.



\*

Je me sens bien maintenant, je suis libre, libre, libre ! Je vais pouvoir à mon tour m'asseoir de l'autre côté de l'aquarium et décortiquer, estimer, jauger...

Oui mais voilà... juger ça me rend triste, ça me donne l'impression d'accepter de faire partie de la bande. De cette race d'hommes pragmatiques, incapables d'avoir un avis qui ne soit pas directement lié à l'intérêt qu'ils peuvent en tirer.

Je le regarde ce garçon ringard, si laid, tellement prétentieux et pourtant très sûr de lui, dont la voix nasillarde me déchire les tympans. Il est tellement persuadé d'être bien meilleur que nous tous, qu'il fausse notre jugement. Est-il bon ? Ou est-il tellement persuadé de l'être, pour que nous ne sachions plus faire la part des choses ?

Je ne sais que penser de son arrogance ...

Je décide de me taire, de n'émettre aucun jugement, je n'ai même pas envie de le regarder, comme lui m'a scrutée y a quelques minutes avec dédain et défiance. Il y a une telle ironie dans son regard... Juste pour me déstabiliser.

M'a-t-il déstabilisée finalement ? A-t-il eu un tel impact sur moi que je n'ai pas pu leur montrer de quoi je suis capable ?

Je fais mon travail d'introspection pendant que les autres prennent des notes, rient entre eux, critiquent, sans parvenir à lui faire perdre son sang-froid.

« Bonjour, Patrick sur votre antenne... ».

Il rit presque en parlant, il est à l'aise, même si je trouve sa voix détestable, une pale imitation d'un DJ en transe derrière sur le nez.

On ressent en l'écoutant que ce garçon arrogant aime qu'on le regarde, qu'on l'écoute. Même si ses connaissances musicales sont assez limitées. Mais il est bien dans son rôle.

Contrairement à moi, je sens bien qu'il aimerait monopoliser le micro toute la

journée, pendant que je n'avais qu'une idée ; en finir au plus vite.

Je comprends qu'il est là, mon problème, je veux faire de la radio, parce que ça m'expose et pourtant, je n'aime pas tant que ça me mette en avant.

J'aimerais juste que l'on m'admire un petit peu, parce qu'on ne m'a jamais dit que j'étais admirable.

Je veux faire un métier qui me hisse sur un piédestal. Mais pas trop haut quand même !

Je veux être quelqu'un d'autre, car je n'ai pas confiance en ce que je suis...

J'aime la musique, elle me fait du bien, mais suis-je capable de me mettre en péril, chaque jour ?

11 heures.

Mister fanfaron vient de laisser sa place à ce grand type, plutôt sympathique, réservé, un peu distant même, mais aimable, courtois et dont la culture musicale est incontestablement parfaite. J'ai envie de l'écouter, j'ai envie de m'intéresser à lui, comme il m'a semblé s'intéresser à moi lorsque j'étais sur le siège de torture.

Sa voix réchauffe, elle est grave et douce. Ses commentaires sont fluides, mais je sens aussi qu'il se demande, un peu comme moi tout à l'heure, ce qu'il fait là. Ce soir, si l'occasion se présente, j'irais lui parler, lui demander ce qu'il a pensé de ma prestation et lui dire à quel point la sienne m'a plu.

C'est fou comme il suffit parfois d'une présence rassurante pour qu'une bouffée de chaleur et de quiétude m'envahisse. Je suis une hyper sensible à l'amitié, à l'échange, à la douceur d'un regard. J'ai besoin que tout soit simple.

Alors, travailler dans une radio aussi importante, se sentir chaque jour menacée, jaugée, est-ce vivable à la longue ?

Midi

Pierre a terminé, j'ai l'impression qu'il m'a regardée et que ses yeux me questionnaient... Je lui ai juste chuchoté que c'était génial que j'avais apprécié sa presta.

Les autres m'ont prise pour une folle, je l'ai bien compris. On ne fait jamais de compliment à un adversaire, on est là pour lui faire perdre confiance en lui, pour le piétiner dès qu'il tombe à terre, il ne faut pas oublier que c'est un concours, ou le

meilleur ne gagne pas forcément. Il faut rentrer dans le moule, savoir n'aimer personne, n'avoir aucune indulgence, se dire qu'on est seul, dramatiquement seul...

Et je déteste cette ambiance.

C'est à ce moment-là que l'horrible Patrick a réitéré sa proposition de la veille, sans même essayer d'être discret. Un peu comme si c'était tellement normal de s'adresser de cette manière à une femme.

—Tu viens quand faire un tour dans ma chambre ? Tu n'attends plus que ça, j'en suis certain...

Et ça les fait rire... Je les fixe tour à tour, j'ai tellement envie de leur dire ce que je ressens, une partie seulement de ce que je ressens, car on a aussi inculqué la politesse à la gentille petite fille que j'étais.

Je lâche simplement : « franchement, je vous plains ». Ils me regardent étonnés...

J'ajoute : « je me fiche complètement de ce job, je préfère ma liberté ». Voilà, c'était dit. C'est nul, car je suis nulle.

Mais qui est cette nana effacée, tremblante à l'idée d'être recalée, qui, au

moment le plus crucial, puisque c'est la fin des auditions se permet d'apostropher ses collègues et le chef d'antenne ?

C'est un suicide. C'est un manque cruel de discernement. C'est l'attitude d'une personne sans ambition. Je suis sans ambition, il faut bien le reconnaître. Je suis dépourvue d'émulation, mon seul leitmotiv étant juste d'être heureuse, tout en sachant que ça ne mène nulle part de vouloir juste être heureuse. Ne pas accepter de consentir la moindre place au calcul, à l'hypocrisie, bon sang, c'est une psy qu'il me faut, dans un moment pareil...

Il fallait être moi, donc une femme stupide, pour penser à une psy, alors que je venais, peut-être, d'échouer à ce concours auquel je m'étais préparée depuis des semaines.

J'avais pourtant acquis la quasi-certitude que ce métier était pour moi, j'en rêvais, je le voulais, à tout prix, à « n'importe quel prix ».

À n'importe quel prix ? Non, certainement pas finalement...

À ce moment précis où je m'enfonce dans ma détresse, où je réalise à quel point j'ai anéanti toutes chances d'avoir cette place

tant convoitée, au lieu de penser à moi, à mon échec, à mon erreur, c'est encore aux autres que je pense, à mon père dont j'ai toujours souhaité qu'il soit fier de moi et à ma mère qui sera déçue de voir que je n'ai pas réussi à épater mon père...

À mes rares amis laissés derrière moi, dans mon autre vie, avant d'aller m'installer dans la capitale. Tournant définitivement le dos à mon passé. À mes frère et sœurs aussi qui se rendront à l'évidence ; je suis une perdante et ça les amusera... Une fois de plus. Mais bon sang, pourquoi toujours penser aux autres ?

Je me retrouve dehors, je marche sur le trottoir, libre mais seule. Soulagée, mais triste. Libérée mais prisonnière d'un rêve qui ne se réalisera peut être jamais. Mes larmes coulent enfin, je ne peux plus les arrêter, les gens me regardent, je suis ridicule, je me déteste, mais je ne peux faire marche arrière.

J'inspire la pitié, je le sais, alors que je voudrais tant qu'on me regarde avec envie. Le pire, c'est qu'à ce moment très précis, je suis incapable de savoir si je me sens libérée ou profondément déçue...

Je me cale dans le bus qui m'emmène à l'hôtel. Et je repasse le film en boucle, dans ma petite tête déjà surchargée.

\*

Arrivée à l'hôtel, je me réfugie dans ma chambre et passe de longues minutes sous la douche. N'est-ce pas le réflexe de la femme bafouée, humiliée. J'étais tout cela à la fois, c'était insupportable. J'entends encore leurs sarcasmes d'hier soir et moi, plutôt que de leur rire au nez ou rétorquer que je n'avais aucun goût pour les frustrés, j'ai baissé les yeux et camouflé mon envie de pleurer... J'avais le sentiment que je m'autodétruisais, que je cherchais à faire le contraire de ce qui était bon pour moi. Le manque d'amour du père me dirait mon amie psy... je n'ai pas réussi à me construire, je serai toujours en manque de

cela, en quête de reconnaissance, il allait falloir que je vive avec ça, jusqu'au bout...

J'ai la migraine, et presque un début de nausée. Je les imagine tous autour de la table, remettant en question l'aptitude de la femme, à se forger une place, dans un milieu d'hommes. Se délectant à l'idée qu'ils n'étaient plus que neuf. J'avais peut être laissé ma place... comment avais-je pu faire une chose pareille ? Je me demande ce que je vais devenir si je ne décroche pas cet emploi ?

Par moment je m'encombre moi-même, je ne sais plus que faire de moi. C'est terrible cette sensation.

Personne ne me comprendrait si j'expliquais simplement que j'ai senti, que je me trahissais si j'acceptais de rentrer dans leur moule. Écraser tout le monde pour gagner ma place ? C'est donc ça le truc ?

Je refuse de sourire quand j'ai envie de pleurer, de parler d'un ton affirmé et serein quand la rage me gagne, de laisser entendre aux autres que tout va très bien, lorsque je souffre.

J'ai donc deux solutions désormais. Faire ma valise, appeler un taxi et prendre le premier train pour Paris ou me reposer, reprendre confiance et aller les rejoindre au restaurant le soir même. La première solution était la plus tentante, la plus facile aussi. Pour la seconde, il me manquait juste la volonté, la motivation, la... trois petits coups frappés à ma porte. Au moment précis où je me sens seule au monde.

J'entrouvre, après m'être précipitée sur mes lunettes de soleil, pour cacher mes yeux gonflés. Ce qui bien sûr n'est pas très crédible, si l'on considère la pénombre de la pièce...

— Pierre ! Tu n'es pas avec les autres ?

— Non, ils sont tous allés boire un verre au pub du coin, j'avais envie de te parler.

— Tu dois me trouver totalement stupide et j'ai dû faire rire les autres avec cette attitude puérile...

— Oui, tu les as fait rire. Et bien sûr, ils se sentent soulagés de constater que tu as abandonné... mais je ne t'ai pas trouvée stupide, je t'ai admirée.

— Tu as conscience de ton talent, Alice ?

— De quel talent ? Je pense que tu n’es pas très objectif, j’ai été nulle, je me suis sentie totalement hors sujet, ridicule, j’avais presque honte au contraire. J’ai compris que les femmes n’ont pas leur place dans un milieu de mecs.

— Tu n’as pas été nulle. Tu as été de loin la meilleure, ta voix est superbe, tes intonations exceptionnelles, Alice. Tes connaissances musicales sont bien supérieures aux leurs. Qui a pu te faire tant de mal pour que tu aies aussi peu confiance en toi ? Tout dans ton attitude porte à croire que tu vis mal les rapports de forces, il en faut pourtant dans la vie professionnelle, c’est incontournable. D’autant plus que le poste à pourvoir est important.

— On m’a fait du mal. Mais je pense surtout que mes rapports avec les hommes sont devenus compliqués. J’en ai assez de me heurter à des réflexions machistes...

— La plupart des malentendus entre mecs et nanas reposent sur la différence qu’instaure le langage affectif. Il n’y a pas de place pour l’affectif dans le milieu professionnel. Si les hommes et les femmes partagent des sentiments identiques sur

bien des sujets, ils les expriment d'une autre la manière, c'est tout.

Puisque nous sommes sans doute destinés à être surpris toute notre vie par l'autre sexe, arrangeons-nous au mieux de la situation !

Des rires aux larmes, aucune émotion n'est la propriété exclusive de l'un ou de l'autre...

Je regarde ce grand mec qui a pris la peine de venir jusqu'à moi, je remarque la douceur de ses yeux bleus qui reflètent la sincérité, je contemple la beauté de ses traits.

Je ne comprends pas sa motivation et pourtant je me dis que j'aurais pu faire la même chose que lui. J'aurais certainement admiré quelqu'un qui se serait fâché en prenant le risque de perdre sa place. Juste pour le plaisir de dire ce qu'il ressent.

Alors tout n'était pas perdu dans ce monde de fous, il y a aussi des personnes vraies, sensibles, humaines, adorables ?

Ce que je redoutais se produisit, les larmes que je croyais taries reprurent de plus belle... Mais là je n'étais pas seule, une main douce, tendre les effaçaient au fur et à mesure qu'elles s'insinuaient sur mes

lèvres... Je ressentis aussitôt une grande fatigue, c'était donc ça le « lâcher prise ». J'avais tellement besoin que l'on veille sur moi, tant de choses à recevoir et à donner.

— Je te propose de venir nous retrouver ce soir, au restaurant, comme si rien n'était arrivé. Je sais qu'ils sont tous persuadés que tu vas prendre le premier train, tu dois leur prouver que tu n'es pas lâche, que ton humeur du moment t'a juste permis de te libérer des sarcasmes et des sournoiseries que tu endures depuis une semaine. Fais-le, je te le demande, tu sauras que je suis là, que je suis ton ami, que je suis ton allié.

— Mais, pourquoi es-tu si sympa avec moi, Pierre ? Tu la veux toi aussi cette place, tu en rêves, j'en suis certaine, je suis donc une sorte de rivale...

— Je la veux effectivement, plus que tout j'en ai besoin. J'ai galéré pendant des années à faire des petits jobs, pour payer mes études à l'école des métiers de l'image et du son. Je sais qu'il faut rentrer par la petite porte et accumuler les expériences professionnelles pour accéder à un poste intéressant.

Il marque une pose en repoussant, avec tendresse une mèche qui tombait sur mes yeux, ce simple geste suffit à m'apaiser, j'ai tellement besoin de ça pour me reprendre.

— Gagner ma vie en parlant musique, est une des perspectives que je me suis fixées, mais j'en ai une autre, plus forte encore ; ne jamais voir aboutir mes rêves au détriment de personnes comme toi.

Il ajoute :

— Je crois que nous nous ressemblons, même si nous sommes dans une situation qui nous oppose. Vouloir emporter une victoire est une chose, mais le faire proprement, sans écraser les autres sur mon passage, c'est mon mode de fonctionnement.

Il se tut quelques instants, me regarda avec une infinie tendresse.

— Je ne peux renier l'éducation que j'ai reçue de mes parents au fil des années, Alice. Je veux gagner la partie et je souhaite prendre ta place s'il le faut vraiment, mais pas au détriment des valeurs que j'ai acquises. Chacun a sa manière de réagir. Les émotions positives se manifestent généralement de la même façon et suscitent des réactions identiques.

Les émotions négatives sont plus compliquées à gérer. Les femmes se référant à un langage de rapport et d'intimité, et les hommes à un langage de statut et indépendance.

Pierre conclut :

— Tu as devant toi des hommes prêts à tout pour obtenir ce poste. Ils n'ont que mépris pour les autres, mais peut-être ont-ils peur de toi en fait...

— Merci Pierre, je n'oublierai jamais ces mots là...

— À tout à l'heure alors ?

Je laisse sortir un petit « oui », étouffé par un autre sanglot. Mais celui-là est un sanglot doux, de réconfort.

Pierre s'en va, dans l'entrebâillement de la porte il se penche pour déposer un baiser amical sur ma joue.

Je crois apercevoir notre chef d'antenne, mais c'est sans importance, sait-il seulement que c'est ma porte de chambre ? Sitôt Pierre reparti je tombe dans une grande léthargie. Mon lit m'appelle de toutes ses forces, il m'attire, me happe. Il reste deux bonnes heures avant le repas, alors déjà dormir ensuite aviser.

La visite et les mots de Pierre m'ont fait du bien.

Finalement, tout n'est pas si moche, il suffit peut être de côtoyer les bonnes personnes. Ce message d'amitié m'emplit d'un grand bien être.

\*

Je me réveille au bout d'une heure. La nuit commence à tomber, la lueur du néon de l'enseigne de l'hôtel, jette une douce lumière bleutée dans la pièce. L'arcade qui sépare le coin chambre de la salle de bain me donne l'impression d'être en vacances dans le sud. Je me sens tellement mieux.

Allez, il faut se ressaisir. J'enfile la plus jolie des robes que j'ai apportées, moulante juste ce qu'il faut, courte mais pas trop et je mets mes escarpins bordeaux et un foulard de la même teinte, je veux me sentir belle et élégante ce soir. Un brushing rapide, juste un soupçon de maquillage et ils allaient avoir à faire à une autre femme. Je sais que ma très grande taille intimide souvent les garçons, avec des talons de six centimètres, ça sera donc bien pire mais je veux qu'ils me voient différemment. Adieu

les jeans et les bottines, je me veux féminine ce soir et ne veux surtout pas savoir pourquoi...

Le restaurant se trouve dans une petite rue piétonne. Il est 20 heures, je sais qu'ils sont déjà partis de l'hôtel et certainement à table, ils ont peut-être même commandé leur repas. Je déteste arriver après les autres, je n'aime pas non plus arriver avant... Bref, j'ai besoin de me fondre dans la masse et ne jamais me faire remarquer. Est-ce une attitude compatible avec le métier que je veux faire ?

Lorsque je pousse la porte du restaurant ma belle assurance s'envole. Visiblement, ils ne m'attendaient pas. Les uns tournent le dos à la porte d'entrée, les autres me fusillent du regard. Seul les yeux de Pierre me disent, « allez vas-y impose toi, fais leur voir qui tu es vraiment ». Ils me disent aussi autre chose, je crois. Ça me rassure, j'ai besoin de sentir qu'au milieu de cette faune, je ne suis plus seule.

Le chef d'antenne est le premier à prendre la parole. Et il ironise (ou suis-je parano encore une fois).

— Alice, quelle surprise, nous pensions que nous ne vous reverrions pas...

— C'est une bonne ou mauvaise surprise ?

— Mais très bonne bien sûr, nous n'aurions pas aimé terminer ce stage avec une équipe qui ne soit pas au complet.

Bien sûr, pauvre type...

— Asseyez-vous, vous êtes très en beauté ce soir.

— Merci, je suis extrêmement sensible au compliment.

Voilà que je devenais enfin hypocrite, bravo.

Pierre s'amuse visiblement. Il semble savourer ce moment peut être même s'en délecter. Merci Pierre, si je me réveille un peu ce soir, c'est bien grâce à toi !

Je remarque quand même, au passage, qu'il manque mon couvert sur la table, mais je fais celle qui n'a rien vu.

J'ignore tout de la discussion que j'ai interrompue, et qui avait l'air de tous les amuser. Pourquoi les hommes se sentent-ils tous tellement mieux en meute ?

Je repense, à ce moment-là, à cet article que j'ai lu dernièrement ; « À force de répéter que nous sommes égaux, on a fini par croire que nous étions pareils. Erreur ! Égaux d'accord, mais évidemment différents... chaque homme, chaque femme, a besoin de se différencier pour mieux se connaître, se construire, exister, s'enrichir, s'affirmer, aimer... Après la domination masculine, le féminisme... Une forte demande de différenciation en fait, s'exprime. Ce qui implique de repenser les relations entre les sexes. Si l'on en croit la science le cerveau est un organe sexué »

Mars et Vénus, c'est peut-être ça finalement l'explication... Et pas la peine de

leur poser la question à ces douze abrutis.

Euh, non onze, Pierre ne fait pas partie du lot...

Pourquoi un homme veut-il toujours avoir raison et pourquoi se met-il si facilement en colère, pourquoi les femmes s'angoissent-elles de la sorte ?

— Alice, vous êtes avec nous ?